

CE SEXE QUI N'EN EST PAS UN

Soutter ni simplement d'autre chose. Outre qu'« elle » n'a jamais de nom « propre », qu'« elle » est au mieux « du pays des merveilles », même si « elle » n'a droit à l'existence publique que sous la caution du nom de Monsieur X. Alors, pour qu'on puisse la prendre, ou la laisser sans la nommer, l'oublier sans même l'avoir identifiée, « je » — qui ? — restera minuscule. Disons :*

« Alice » sous-terre.

CE SEXE QUI N'EN EST PAS UN

* « Les Arpenteurs », dont l'argument serait : Alice vit seule dans la maison de son enfance, depuis la mort de son père. Sa mère habite à côté. Dans le même petit village vivent Lucien et Gladys. Il y a aussi Ann, dont on ne sait rien, sinon qu'elle fait l'amour. Et Eugène, l'ami d'Alice, qui joue seulement du violoncelle. Une autoroute doit traverser le village. Arrivent donc deux arpenteurs — Léon et Max. Mais arpenter, c'est « marcher de long en large à grandes enjambées entre les maisons, les gens et les sentiments ».

La sexualité féminine a toujours été pensée à partir de paramètres masculins. Ainsi l'opposition activité clitoridienne « virile »/passivité vaginale « féminine » dont parle Freud – et bien d'autres... – comme étapes, ou alternatives, du devenir une femme sexuellement « normale », semble un peu trop requise par la pratique de la sexualité masculine. Car le clitoris y est conçu comme un petit pénis agréable à masturber tant que l'angoisse de castration n'existe pas (pour le petit garçon), et le vagin tire son prix d'offrir un « logis » au sexe masculin quand la main interdite doit se trouver un relais pour le plaisir.

Les zones érogènes de la femme ne seraient jamais qu'un sexe-clitoris qui ne soutient pas la comparaison avec l'organe phallique valeureux, ou un trou-enveloppe qui fait gaine et frottement autour du pénis dans le coït : un non-sexe, ou un sexe masculin retourné autour de lui-même pour s'auto-affecter.

De la femme et de son plaisir, rien ne se dit dans une telle conception du rapport sexuel. Son lot serait celui du « manque », de l'« atrophie » (du sexe), et de l'« envie du pénis » comme seul sexe reconnu valeureux. Elle tenterait donc par tous les moyens de se l'approprier : par son amour un peu servile du père-mari susceptible de le lui donner, par son désir d'un enfant-pénis de préférence garçon, par l'accès aux valeurs culturelles de droit encore réservées aux seuls mâles et de ce fait toujours masculines, etc. La femme ne vivrait son désir que comme attente de posséder enfin un équivalent du sexe masculin.

Or, tout cela paraît assez étranger à sa jouissance, sauf si elle ne sort pas de l'économie phallique dominante. Ainsi, par exemple, l'auto-érotisme de la femme est-il très différent de celui de l'homme. Celui-ci a besoin d'un instrument pour se toucher : sa main, le sexe de la femme, le langage... Et cette auto-affection exige un minimum d'activité. La femme, elle, se touche d'elle-même et en elle-même sans la nécessité d'une médiation, et avant tout départage possible entre activité et passivité. La femme « se touche » tout le temps, sans que l'on puisse d'ailleurs le lui interdire, car son sexe est fait de deux lèvres qui s'embrassent continuellement. Ainsi, en elle, elle est déjà deux — mais non divisibles en un(e)s — qui s'affectent.

Le suspens de cet auto-érotisme s'opère dans l'effraction violente : l'écartement brutal de ces deux lèvres par un pénis violeur. Ce qui déporte et dévoile la femme de cette « auto-affection » dont elle a besoin pour ne pas encourir la disparition de son plaisir dans le rapport sexuel. Si le vagin doit relayer, *aussi et non seulement*, la main du petit garçon pour assurer une articulation entre auto-érotisme et hétéro-érotisme dans le coït — la rencontre avec le tout autre signifiant toujours la mort —, comment sera aménagée, dans la représentation classique de la sexualité, la perpétuation de l'auto-érotisme pour la femme? Celle-ci ne sera-t-elle pas laissée dans l'impossible choix entre une virginité défensive, farouchement repliée sur elle-même, et un corps ouvert pour la pénétration et qui ne connaît plus, dans ce « trou » que serait son sexe, le plaisir de sa re-touche? L'attention quasi exclusive — et combien angoissée... — portée sur l'érection dans la sexualité occidentale prouve à quel point l'imaginaire qui la commande est étranger au féminin. Il n'y a là, pour une grande part, qu'impératifs dictés par la rivalité entre mâles : le plus « fort » étant celui qui « bande le plus », qui a le pénis le plus long, le plus gros, le plus dur, voire « qui pisse le plus loin » (cf. les jeux entre les petits garçons). Ou encore par la mise en jeu de fantasmes sado-masochistes commandés, eux, par la relation de l'homme à la mère : désir de forcer, de pénétrer, de s'approprier, le mystère de ce ventre où l'on a été conçu, le secret de son

engendrement, de son « origine ». Désir-besoin, aussi, de refaire couler du sang pour raviver un très ancien rapport — intra-utérin, sans doute, mais encore pré-historique — au maternel.

La femme, dans cet imaginaire sexuel, n'est que support, plus ou moins complaisant, à la mise en acte des fantasmes de l'homme. Qu'elle y trouve, par procuration, de la jouissance, c'est possible et même certain. Mais celle-ci est avant tout prostitution masochiste de son corps à un désir qui n'est pas le sien ; ce qui la laisse dans cet état de dépendance à l'homme qu'on lui connaît. Ne sachant pas ce qu'elle veut, prête à n'importe quoi, en redemandant même, pourvu qu'il la « prenne » comme « objet » d'exercice de son plaisir à lui. Elle ne dira donc pas ce qu'elle désire, elle. D'ailleurs, elle ne le sait pas, ou plus. Comme l'avoue Freud, ce qui concerne les débuts de la vie sexuelle de la petite fille est si « obscur », si « blanchi par les ans », qu'il faudrait comme fouiller très profondément la terre pour retrouver derrière les traces de cette civilisation-ci, de cette histoire-ci, les vestiges d'une civilisation plus archaïque qui pourraient donner quelques indices de ce que serait la sexualité de la femme. Cette civilisation très ancienne n'aurait sans doute pas le même langage, le même alphabet... Le désir de la femme ne parlerait pas la même langue que celui de l'homme, et il aurait été recouvert par la logique qui domine l'Occident depuis les Grecs.

Dans cette logique, la prévalence du regard et de la discrimination de la forme, de l'individualisation de la forme, est particulièrement étrangère à l'érotisme féminin. La femme jouit plus du toucher que du regard, et son entrée dans une économie scopique dominante signifie, encore, une assignation pour elle à la passivité : elle sera le bel objet à regarder. Si son corps se trouve ainsi érotisé, et sollicité à un double mouvement d'exhibition et de retrait pudique pour exciter les pulsions du « sujet », son sexe représente *l'horreur du rien à voir*. Défaut dans cette systématique de la représentation et du désir. « Trou » dans son objectif scop-

tophilique. Que ce rien à voir doive être exclu, rejeté, d'une telle scène de la représentation s'avoue déjà dans la statuare grecque. Le sexe de la femme s'en trouve simplement absent : masqué, recousu dans sa « fente ».

Ce sexe qui ne donne pas à voir n'a pas non plus de forme propre. Et si la femme jouit justement de cette incomplétude de forme de son sexe qui fait qu'il se re-touche indéfiniment lui-même, cette jouissance est déniée par une civilisation qui privilégie le phallomorphisme. La valeur accordée à la seule forme définissable barre celle en jeu dans l'auto-érotisme féminin. Le *un* de la forme, de l'individu, du sexe, du nom propre, du sens propre... supplante, en écartant et divisant, ce toucher d'*au moins deux* (lèvres) qui maintient la femme en contact avec elle-même, mais sans discrimination possible de ce qui se touche.

D'où ce mystère qu'elle représente dans une culture qui prétend tout énumérer, tout chiffrer par unités, tout inventer par individualités. *Elle n'est ni une ni deux*. On ne peut, en toute rigueur, la déterminer comme une personne, pas davantage comme deux. Elle résiste à toute définition adéquate. Elle n'a d'ailleurs pas de nom « propre ». Et son sexe, qui n'est pas *un* sexe, est compté comme *pas de* sexe. Négatif, envers, revers, du seul sexe visible et morphologiquement désignable (même si cela pose quelques problèmes de passage de l'érection à la détumescence) : le pénis.

Mais l'« épaisseur » de cette « forme », son feuilletage comme volume, son devenir plus grande ou plus petite, et encore l'espacement des moments où elle se produit comme telle, le féminin en garde le secret. Sans le savoir. Et, si on lui demande d'entretenir, de ranimer, le désir de l'homme, on néglige de souligner ce que cela suppose quant à la valeur de son désir à elle. Qu'elle ne connaît d'ailleurs pas, du moins explicitement. Mais dont la force et la continuité sont susceptibles de renourrir longtemps toutes les masques de « féminité » qu'on attend d'elle.

Il est vrai qu'il lui reste l'enfant, vis-à-vis duquel son appétit de tact, de contact, se donne libre cours, à moins

qu'il ne se soit déjà perdu, aliéné dans le tabou du toucher d'une civilisation largement obsessionnelle. Sinon, son plaisir trouvera là compensations et dérivatifs aux frustrations qu'elle rencontre trop souvent dans les rapports sexuels au sens strict. Ainsi la maternité supplée aux carences d'une sexualité féminine refoulée. L'homme et la femme ne se caresseraient plus que par cette médiation entre eux que représente l'enfant? De préférence garçon. L'homme, identifié à son fils, retrouve le plaisir du dorlotage maternel; la femme se re-touche en cajolant cette partie de son corps : son bébé-pénis-clitoris.

Ce que cela entraîne pour le trio amoureux est bien dénoncé. Mais l'interdit œdipien semble une loi quelque peu formelle et factice — le moyen, cependant, de perpétuer le discours autoritaire des pères — quand il s'édicte dans une culture où le rapport sexuel est impraticable du fait de l'étrangeté l'un à l'autre du désir de l'homme et de celui de la femme. Et où l'un(e) et l'autre doivent bien tenter de se rejoindre par quelque biais : celui, archaïque, d'un rapport sensible au corps de la mère; celui, présent, de la proration active ou passive de la loi du père. Comportements affectifs régressifs, échanges de mots trop abstraits du sexuel pour qu'ils ne constituent pas un exil par rapport à lui : la mère et le père dominent le fonctionnement du couple, mais comme rôles sociaux. La division du travail les empêche de faire l'amour. Ils produisent ou reproduisent. Ne sachant trop comment utiliser leurs loisirs. Pour peu qu'ils en aient, qu'ils veuillent d'ailleurs en avoir. Car qu'en faire? Quelle suppléance à la ressource amoureuse inventer? Encore...

Peut-être revenir sur ce refoulé qu'est l'imaginaire féminin? Donc la femme n'a pas un sexe. Elle en a au moins deux, mais non identifiables en uns. Elle en a d'ailleurs bien davantage. Sa sexualité, toujours au moins double, est encore *plurielle*. Comme se veut maintenant la culture? S'écrivent maintenant les textes? Sans trop savoir de quelle censure ils s'enlèvent? En effet, le plaisir de la femme n'a pas à choisir entre activité clitoridienne et passivité vaginale, par exemple. Le plaisir de la caresse vaginale n'a pas à se substituer à celui de la caresse clitoridienne. Ils concourent l'un et l'autre,

de manière irremplaçable, à la jouissance de la femme. Parmi d'autres... La caresse des seins, le toucher vulvaire, l'entr'ouverture des lèvres, le va-et-vient d'une pression sur la paroi postérieure du vagin, l'effleurement du col de la matrice, etc. Pour n'évoquer que certains des plaisirs les plus spécifiquement féminins. Un peu méconnus dans la différence sexuelle telle qu'on l'imagine. Ou ne l'imagine pas : l'autre sexe n'étant que le complément indispensable au seul sexe.

Or, *la femme a des sexes un peu partout*. Elle jouit d'un peu partout. Sans parler même de l'hystérisation de tout son corps, la géographie de son plaisir est bien plus diversifiée, multiple dans ses différences, complexe, subtile, qu'on ne l'imagine... dans un imaginaire un peu trop centré sur le même.

« Elle » est indéfiniment autre en elle-même. De là vient sans doute qu'on la dit fantasque, incompréhensible, agitée, capricieuse... Sans aller jusqu'à évoquer son langage, où « elle » part dans tous les sens sans qu'« il » y repère la cohérence d'aucun sens. Paroles contradictoires, un peu folles pour la logique de la raison, inaudibles pour qui les écoute avec des grilles toutes faites, un code déjà tout préparé. C'est que dans ses dires aussi — du moins quand elle l'ose — la femme se re-touche tout le temps. Elle s'écarte à peine d'elle-même d'un babillage, d'une exclamation, d'une demi-confiance, d'une phrase laissée en suspens... Quand elle y revient, c'est pour repartir d'ailleurs. D'un autre point de plaisir, ou de douleur. Il faudrait l'écouter d'une autre oreille comme un « autre sens » toujours en train de se tisser, de s'embrasser avec les mots, mais aussi de s'en défaire pour ne pas s'y fixer, s'y figer. Car si « elle » dit ça, ce n'est pas, déjà plus, identique à ce qu'elle veut dire. Ce n'est jamais identique à rien d'ailleurs, c'est plutôt contigu. *Ça touche (à)*. Et quand ça s'éloigne trop de cette proximité, elle coupe et elle recommence à « zéro » : son corps-sexe.

Inutile donc de piéger les femmes dans la définition exacte de ce qu'elles veulent dire, de les faire (se) répéter pour que ce soit clair, elles sont déjà ailleurs que dans cette machinerie discursive où vous prétendriez les surprendre. Elles sont retournées en elles-mêmes. Ce qu'il ne faut pas entendre

de la même façon qu'en vous-même. Elles n'ont pas l'infériorité que vous avez, que vous leur supposez peut-être. En elles-mêmes, cela veut dire *dans l'intimité de ce tact silencieux, multiple, diffus*. Et si vous leur demandez avec insistance à quoi elles pensent, elles ne peuvent que répondre : à rien. A tout.

Ainsi ce qu'elles désirent n'est précisément rien, et en même temps tout. Toujours plus et autre chose que cet *un* — de sexe, par exemple — que vous leur donnez, leur prêtez. Ce qui est souvent interprété, et redouté, comme une sorte de faim insatiable, une voracité qui va vous engloutir tout entier. Alors qu'il s'agit surtout d'une autre économie, qui dérouta la linéarité d'un projet, mine l'objet-but d'un désir, fait exploser la polarisation sur une seule jouissance, déconstruit la fidélité à un seul discours...

Ce multiple du désir et du langage féminins doit-il être entendu comme éclats, restes éparés d'une sexualité violée? Née? Question à laquelle il ne peut être simplement répondu. Le rejet, l'exclusion, d'un imaginaire féminin met certes la femme en position de ne s'éprouver que fragmentairement, dans les marges peu structurées d'une idéologie dominante, comme déchets, ou excès, d'un miroir investi par le « sujet » (masculin) pour s'y refléter, s'y redoubler lui-même. Le rôle de la « féminité » est d'ailleurs prescrit par cette spéculat(risa)tion masculine et ne correspond que bien peu au désir de la femme, qui ne se récupérerait qu'en secret, en cachette, de façon inquiète et coupable.

Mais, si l'imaginaire féminin venait à se déployer, à pouvoir se mettre en jeu autrement qu'en morceaux, débris, privés de leur rassemblement, se représenterait-il pour autant sous la forme d'un univers? Serait-il même volume plutôt que surface? Non. A moins de l'entendre, encore une fois, comme privilège du maternel sur le féminin. D'un maternel d'ailleurs phallique. Refermé sur la possession jalouse de son produit valeureux. Rivalisant avec l'homme dans l'estimation d'un plus productif. Dans cette course au pouvoir, la femme perd la singularité de sa jouissance. A se clore en volume, elle renonce au plaisir qui lui vient de la *non-suture de ses lèvres* : mère sans doute mais vierge, rôle que

les mythologies lui assignent depuis longtemps. Lui reconnaissant une certaine puissance sociale pour autant qu'elle soit réduite, avec sa complicité, à l'impuissance sexuelle.

Se (re)trouver pour une femme ne pourrait donc signifier que la possibilité de ne sacrifier aucun de ses plaisirs à un autre, de ne s'identifier à aucun en particulier, *de n'être jamais simplement une*. Sorte d'univers en expansion auquel nulles limites ne pourraient être fixées et qui ne serait pas pour autant incohérence. Ni cette perversion polymorphe de l'enfant dans laquelle les zones érogènes seraient en attente de leur regroupement sous le primat du phallus.

La femme resterait toujours plusieurs, mais gardée de la dispersion parce que l'autre est déjà en elle et lui est auto-érotiquement familier. Ce qui n'est pas dire qu'elle se l'approprie, qu'elle le réduit en sa propriété. Le propre, la propriété sont, sans doute, assez étrangers au féminin. Du moins sexuellement. Mais non *le proche*. Le si proche que toute discrimination d'identité en devient impossible. Donc toute forme de propriété. La femme jouit d'un *si proche qu'elle ne peut l'avoir, ni s'avoir*. Elle s'échange elle-même sans cesse avec l'autre sans identification possible de l'un(e) ou l'autre. Ce qui fait question à toute économie en cours. Que la jouissance de la femme met irrémédiablement en échec dans ses calculs : s'accroissant indéfiniment de son passage dans/par l'autre.

Mais, pour que la femme advienne là où elle jouit comme femme, un long détour par l'analyse des divers systèmes d'oppression qui s'exercent sur elle est certes nécessaire. Et prétendre recourir à la seule solution du plaisir risque de lui faire manquer ce que sa jouissance exige comme retranscrite d'une pratique sociale.

Car la femme est traditionnellement valeur d'usage pour l'homme, valeur d'échange entre les hommes. Marchandise, donc. Ce qui la laisse gardienne de la matière, dont le prix sera estimé à l'échelle de leur travail et de leur besoin-désir par des « sujets » : ouvriers, marchands, consommateurs. Les femmes sont marquées phalliquement par leurs pères, maris,

proxénètes. Et cet estampage décide de leur valeur dans le commerce sexuel. La femme ne serait jamais que le lieu d'un échange, plus ou moins rival, entre deux hommes, y compris pour la possession de la terre-mère.

Comment cet objet de transaction peut-il revendiquer un droit au plaisir sans sortir du commerce établi? Comment cette marchandise pourrait-elle avoir aux autres marchandises une relation différente d'une jalousie agressive sur le marché? Comment la matière pourrait-elle jouir d'elle-même sans provoquer chez le consommateur l'angoisse de la disparition de son sol nourricier? Comment cet échange en rien qui se puisse définir en termes « propres » du désir de la femme n'apparaîtrait-il pas comme pur leurre, folie, trop vite recouvrables par un discours plus sensé et un système de valeurs apparemment plus tangibles?

L'évolution, aussi radicale se voudrait-elle, d'une femme ne suffirait donc pas à libérer le désir de la femme. Et aucune théorie ni pratique politiques n'ont jusqu'à présent résolu, ni suffisamment pris en compte, ce problème historique, même si le marxisme en a annoncé l'importance. Mais les femmes ne forment pas à strictement parler une classe, et leur dispersion dans plusieurs rend leur combat politique complexe, leurs revendications parfois contradictoires.

Reste cependant leur condition de sous-développement venant de leur soumission par/à une culture qui les opprime, les utilise, les « monnaie », sans qu'elles en tirent grand profit. Sinon dans le quasi-monopole du plaisir masochiste, du travail domestique, et de la reproduction. Pouvoirs d'esclaves? Qui ne sont d'ailleurs pas nuls. Car, pour ce qui concerne le plaisir, le maître n'est pas forcément bien servi. Donc inverser le rapport, surtout dans l'économie du sexuel, ne semble pas un objectif enviable.

Mais si les femmes doivent préserver et épanouir leur auto-érotisme, leur homo-sexualité, renoncer à la jouissance hétérosexuelle ne risque-t-il pas de correspondre encore à cette amputation de puissance qui est traditionnelle-ment la leur? Nouvelle incarcération, nouveau cloître, qu'elles baignaient de leur plein gré? Qu'elles fassent tacitement la grève, qu'elles se tiennent à l'écart des hommes

le temps d'apprendre à défendre leur désir notamment par la parole, qu'elles découvrent l'amour des autres femmes à l'abri de ce choix impérieux des mâles qui les met en position de marchandises rivales, qu'elles se forgent un statut social qui force la reconnaissance, qu'elles gagnent leur vie pour sortir de leur condition de prostituées... sont certes des étapes indispensables à la sortie de leur prolétariat sur le marché des échanges. Mais, si leur projet visait simplement à renverser l'ordre des choses — admettons même que cela soit possible... —, l'histoire reviendrait finalement encore au même. Au phallocratisme. Ni leur sexe, ni leur imaginaire, ni leur langage n'y (re)trouveraient leur avoir lieu.

RETOUR SUR LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE

LA THÉORIE FREUDIENNE

ORGANISATION LINÉAIRE DES STADES PSYCHOSEXUELS

Les stades de développement des sexes semblent traverser de la même manière les premiers stades de la libido. Comme toutes les autres, la petite fille, au stade sadique-anal, se venge par le refus d'agresser ce petit garçon... Dès le début de la phase phallique, les attitudes sont infiniment plus marquées que les divergences. Nous devons admettre que la petite fille ne peut le dire. Parvenu à ce stade, on le voit, le garçon apprend à se procurer, grâce à son pénis, les satisfactions humides et cette excitation est en rapport avec l'attitude d'agressivité de l'appareil. Les satisfactions de la petite fille, dans le même âge, de son côté, plus petit encore, l'excitation que procure, pour elle, tous les actes masturbatoires, l'excitation qui résulte de la vue et que, pour les deux sexes, le corps développe, l'excitation, ne soit pas encore développée. Pour Freud, les premières phases du développement sexuel se déroulent de façon identique chez le garçon et la fille. Ce qui se passe est le fait que les sexes divergentes sont les mêmes et nous en sommes conscients : sources d'excitation et de satisfaction des parties dites « partielles ». Ces zones divergentes sont de façon privilégiée, la bouche et l'anus, mais aussi les organes génitaux qui, s'ils n'ont pas encore subi de leur part les premières parties à la « fonction sexuelle » ou fonction reproductrice, sont toujours susceptibles à titre de zones d'excitation et de satisfaction.

* Freud parvient à la conclusion que les sexes sont différents, mais qu'ils se rejoignent au stade de l'orgasme.